

RENCONTRE



Valentino

“la femme a retrouvée”

En rouge Valentino, ton de la passion, couleur fétiche du couturier, un tailleur de la collection prêt-à-porter automne-hiver 2007-2008. “Il maestro” devant le palais Mignanelli, avec ses mannequins, en 2000.

Il a choisi Rome pour célébrer ce week-end et en grande pompe ses quarante-cinq ans de création : « Je voulais rendre hommage à cette ville qui m'a tout donné ! » Raison pour laquelle, pour la première fois depuis dix-sept ans, Valentino Garavani, universellement connu sous son prénom, 75 ans, n'a pas présenté sa couture à Paris mais défile là-bas, dans l'aile désaffectée d'un hôpital de la Renaissance, le Santo Spirito in Saxia. Avec, en parallèle, une grande rétrospective de ses œuvres de soie, d'organza et de dentelle au Museo dell'Ara Pacis et, en apothéose, une fête somptueuse pour mille invités et célébrités de rigueur. Nous l'avons rencontré peu avant, au château de Wideville, tout près de Paris, un lieu très habité... Entre ses collections d'art, ses tapis persans et sa sublime roseraie, dans son salon chinois avec vue, le couturier se raconte. « Madame Figaro ». - Si vous deviez dresser le bilan de ces quarante-cinq ans ? Valentino. - Ils ont filé à une vitesse incroyable, je n'ai pas vu le temps passer. Aujourd'hui, je suis serein et fier de ma carrière. Fier aussi d'avoir

habillé les plus belles femmes du monde. Non, je ne suis pas cabot, mais cela me fait plaisir d'être connu dans le monde entier, de Paris à New York, de Prague à Tokyo...

- Comment avez-vous perçu l'évolution de la mode au cours de ces dernières décennies ?

- Les années 60, celles de mes débuts, furent des années passionnantes : les femmes découvraient le prêt-à-porter. Mais mes préférées restent les années 70, les plus festives, les plus colorées. Il y avait le pop art, c'était follement gai. En revanche, j'ai détesté les années 80, avec les paddings aux épaules; les carrures comme les coupes étaient complètement disproportionnées, cela ne mettait pas le corps en valeur. Les années 90 ? Grunge et minimalistes : pas mon genre. Aujourd'hui la femme - et même la jeune fille - a retrouvé le goût du paraître et de la séduction. Heureusement.

- Que pensez-vous de la prédominance actuelle des accessoires, surtout des sacs ?

- Avant, on ne voyait jamais de sacs dans les défilés. Aujourd'hui, c'est tout le contraire, pas une tenue ne passe sur le podium sans son réticule. Pour moi, le sac, comme le bijou, apporte un



À Capri, dans les années 70 avec Jackie Onassis (1); à Los Angeles, entouré de Liz Hurley et de Claudia Schiffer, pour ses quarante ans de mode (2); en 1987, avec Sophia Loren (3); façon Humphrey Bogart et Ingrid Bergman dans "Casablanca", le style et l'élégance Valentino (4).

LE COUTURIER FÊTE AUJOURD'HUI À ROME SES 45 ANS DE MODE. UNE ÉLÉGANCE SANS FAILLE ET UN STYLE TOUJOURS D'ACTUALITÉ. EN PRÈS D'UN DEMI-SIÈCLE, VALENTINO GARAVANI A FAIT DE SON PRÉNOM UNE GRIFFE PLANÉTAIRE !

Par Claudine Hesse

le goût de la séduction"

«kick», un truc en plus qui fait toute la différence. Pour développer ma ligne de maroquinerie, j'ai engagé de jeunes stylistes qui viennent de chez Fendi.

- Comment travaillez-vous ?

- En petit comité. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, je n'ai pas besoin d'une kyrielle d'assistants autour de moi. J'ai deux stylistes à mes côtés, un point c'est tout. Je dessine beaucoup car, pour moi, tout part du trait. C'est ma passion du dessin et de la ligne qui m'a dicté celle pour la mode... Je peux créer n'importe où, n'importe quand, je sais m'isoler au milieu de la foule.

- Malgré son immense popularité, Giorgio Armani se dit seul au monde. Et vous ?

- Moi non, pas du tout, je vois beaucoup de monde, j'ai ma garde rapprochée, ma famille qui, si elle n'est pas consanguine, est ma vraie famille. À commencer par Giancarlo Giammetti, l'ami de mes débuts, mon associé, celui avec qui j'ai fait toute ma carrière; sans lui, je n'aurais pas réussi de la même façon. Avant je voyais tout le temps mes clientes et amies, maintenant j'assiste aux essayages couture bien sûr, mais en dehors de cela, j'ai justement envie d'un peu de solitude. Enfin,

pas tout à fait, je suis bien avec mes chiens (NDLR : cinq carlins).

- Vous avez 75 ans, comment entretenez-vous votre forme ?

- Je fais chaque jour des exercices avec un coach. Je suis fou de ski. Je ne bois pas, je ne fume pas.

- Quels sont vos meilleurs souvenirs ?

- Ma rencontre avec le pape. Celle avec la reine d'Angleterre... et aussi avec Ginger Rogers.

- Vous avez habillé toutes les plus belles femmes du monde. En manque-t-il une à votre « tableau de chasse » ?

- J'ai habillé les plus belles : Jackie Kennedy, les deux Liz, Liz Taylor et Liz Hurley, l'une de mes égéries actuelles pour qui j'ai réalisé la robe de mariée, et Rosario de Saxe-Cobourg, ma muse. Sans oublier Sharon Stone, Julia Roberts, Pénélope Cruz, Clotilde de Savoie... Toutes ont porté mes créations. Sauf une, Angelina Jolie, et cela me plairait tellement de la voir en Valentino, car, pour moi, elle a toutes les qualités, la beauté, l'intelligence, le charme... ■

- À lire : « Valentino », de Suzy Menkes et Matt Tyrnauer, sous la direction artistique d'Armando Chitolina, à paraître en août aux éditions Taschen, 738 pages.

UN CV IMPÉRIAL

Valentino est «le» couturier romain. Le seul. D'abord parce que la haute couture ne s'entend qu'à Paris et que, pendant des années, il fut le seul styliste de la Botte à y faire défiler sa ligne couture. Pourtant, ce n'est pas un enfant du pays, puisqu'il est né (en 1932) à Voghera, petite bourgade à l'orée de Milan. Très vite, il s'entiche de mode. Mais la mode est à Paris et c'est avec la bénédiction de ses parents qu'il viendra y décrocher son diplôme de la Chambre syndicale de la couture parisienne en 1950. Chez Jean Dessès, il apprend l'art du drapé; chez Guy Laroche, il fait tout, petite main, coursier, traducteur et, bien sûr, roi du croquis de mode... Au début des années 60, il crée sa griffe et installe son QG à Rome, au palais Mignanelli, magnifique demeure qu'il loue toujours au Vatican! C'est l'époque de la dolce vita, les stars hollywoodiennes tournent à Rome (notamment Liz Taylor dans «Cléopâtre»), il leur vend ses premiers modèles. Pas étonnant donc qu'après Los Angeles, où il a fêté ses quarante ans de mode en 2002 avec un fastueux dîner de sept cents couverts, il ait choisi Rome pour célébrer une vie consacrée à l'élégance et au glamour.